

## Laurent Miéville

---

**De:** laurent@mieville.ch  
**Envoyé:** lundi 27 juin 2005 09:06  
**À:** laurent.mieville@unige.ch  
**Objet:** Article de l'Agefi

# l'agefi

FINANCE  
 TECHNOLOGIES  
 POLITIQUE  
 AU QUOTIDIEN

Cet article de l'[Agefi](#) vous est envoyé par laurent@mieville.ch.

### ENJEUX-SUISSE

Mardi 23 mai 2000

**BIOTECHNOLOGIES** - Un entretien avec le professeur Bernard Mach, fondateur et président de la spin-off NovImmune

#### L'Uni de Genève actionnaire d'une nouvelle biotech

*Le fondateur de Biogen lance une nouvelle aventure entrepreneuriale dotée de 15 millions de francs suisses au first round.*

#### Fabrice Delaye

Décidément, l'enthousiasme de Bernard Mach est inoxydable. Avoir été à l'origine de Biogen dans les années 80 (partie de Genève pour les Etats-Unis), avoir été l'un des initiateurs du fond Immunology de Lombard Odier & Cie et avoir pris un siège au conseil d'administration de Serono n'étaient sans doute pas assez pour le professeur de médecine genevois, spécialiste de l'immunologie. A la retraite depuis une année, il avait créé NovImmune fin 1998 avec ses collaborateurs pour exploiter un groupe de découvertes qu'il avait breveté alors qu'il était encore chercheur à l'Université de Genève. Cette entreprise vient de lever 15 millions de francs auprès de ventures capitalists suisses. Elle a aussi signé un accord de transfert de technologie avec l'Université qui fait de cette dernière non seulement l'actionnaire d'une troisième société de biotechnologie (après GeneBio et Gap Optique) mais ouvre en plus des possibilités nouvelles à des chercheurs issus de l'Académie. Ils pourront travailler, au moins partiellement, pour une entreprise privée. Les explications de Bernard Mach. L'Université de Genève qualifie l'accord avec NovImmune d'exemplaire. Pourquoi? Convaincre l'Université a demandé beaucoup d'énergie et de temps. Toutefois, l'an dernier, l'arrivée d'un nouveau recteur, la venue d'hommes comme Markus Schrieber (ndlr. l'ancien patron de DuPont à Genève) au conseil académique ou Laurent Miéville au bureau de transfert de technologie ont permis de conclure un accord intéressant pour tout le monde. D'abord, l'Université devient actionnaire de la société, ce qui évite à cette dernière d'investir tous ses fonds dans l'acquisition de droits de licence. Ensuite, deux chercheurs universitaires participant aux projets ont un statut de consultants qui leur permet de travailler à hauteur de 20% de leurs temps pour la société. En plus, ils sont au bénéfice de stocks options. Cela constitue à ma connaissance un cas d'école dans une région lémanique où les Universités ont le potentiel générer une douzaine de biotechs dans les cinq ans qui viennent. La signature de cet accord vous a aussi permis de lever 15 millions de francs pour un premier tour de table. Avec quel business plan avez vous convaincu les ventures capitalists? Nous disposons de deux plates-formes technologiques extrêmement prometteuses. L'une pour développer de nouveaux médicaments pour les maladies auto-immunes comme le diabète de type I ou la sclérose en plaques, l'autre permettant la mise au point d'une nouvelle classe d'immunosuppresseurs utiles lors des transplantations d'organes. Il importe cependant de comprendre que ces technologies originales sortent tout juste de la phase de découverte. Elles nécessiteront encore des années de développement avant même de donner lieu à de premiers essais cliniques. C'est ce risque que les ventures capitalists d'Aventic (UBS), Genevest, Novartis Venture Fund et le fond Immunology ont accepté. Notre business plan qui prévoit des développements en collaboration avec d'autres biotechs, deux américaines aujourd'hui, a aussi jouer un rôle. De même, le fait que NovImmune sorte maintenant de sa période d'incubation chez Medabiotech pour se doter d'une équipe de management de quatre personnes auxquels s'ajoutent quatre autres chercheurs pour renforcer l'équipe. Vous parlez d'une approche originale dans le domaine de l'immunologie. En quoi consiste-t-elle? La première plate-forme technologique, celle qui concerne les maladies auto-immunes, s'attaque aux causes de celles-ci. Dans le cas du diabète, au lieu de distribuer de l'insuline quand le pancréas endocrine est détruit, nous nous adressons maintenant à l'origine probable de cette destruction, des antigènes qui dérèglent le comportement des globules blancs. Nous pensons pouvoir développer des molécules qui vont inhiber l'action de ces antigènes. Dans le cas des transplantations d'organes, nous pensons pouvoir développer une nouvelle classe de molécules capables de bloquer certains mécanismes de rejets immunitaires déclenchés par des molécules s'ifiques à la surface des cellules. Dans les deux cas, c'est la détermination des molécules les mieux adaptées à ces fonctions qui fait l'objet de nos partenariats avec les biotechs américaines. Celles-ci vont évaluer entre 100.000 et 500.000 molécules pour déterminer lesquelles sont les meilleures candidates pour un médicament